

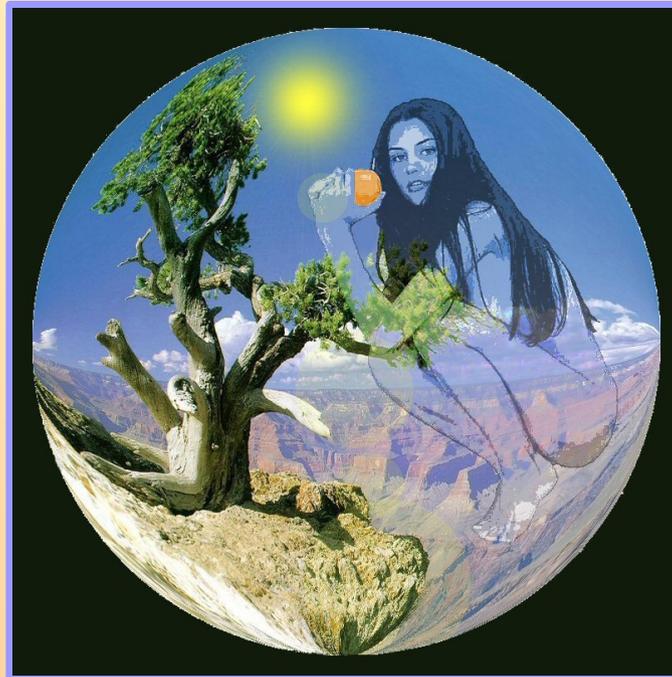
ANTHROPO'S

*La revue des petits Saitout Juniors
Plusieurs mégas par numéro !*

**Hésiter serait nourrir
l'ignorance !**

Hop ! On souscrit !

ARF !



**Vous allez en
apprendre,
des choses !**



**L'aventure hilarante
de l'homme (et de la femme)
à travers les âges...**

**Numéro 2
La Philosophie Antique**



PRÉLIMINAIRES

L'objectif d'**ANTHROP'OS** est de proposer sous une forme plaisante et décalée, l'accès à des connaissances on ne peut plus sérieuses... Ces connaissances se trouvent déjà répertoriées dans de nombreux ouvrages dont l'importance n'échappe qu'aux inconditionnels avachis du petit écran, ouvrages pour lesquels il a d'ailleurs fallu abattre des forêts entières (Tsss, tsss !)

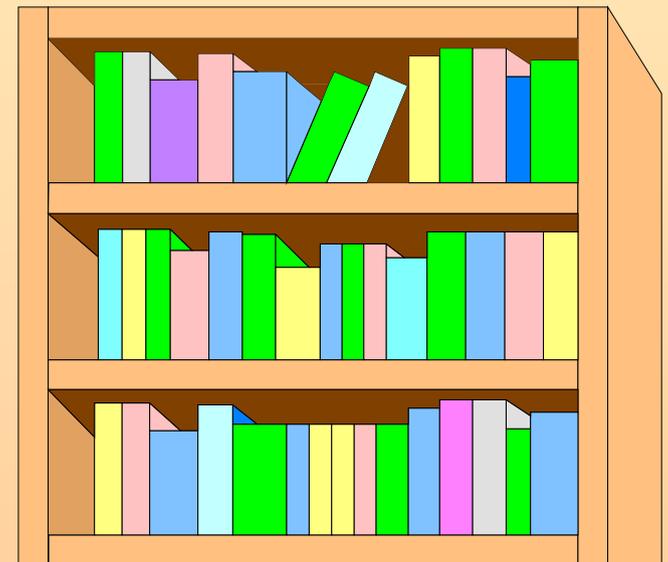
P.S. La recherche des responsables du gâchis de papier ne fait pas partie de l'objet de cet opuscle, et la rédaction ne voudrait en aucun cas être assimilée à de vulgaires dénonciateurs, même défenseurs de la nature.

Mais seul l'humour devait être absent de la rédaction pointilleuse de nos manuels, ce qui engendra des générations de cancre d'un côté, et de fastidieux répétiteurs dépressifs de l'autre. Au moment où la France atteint un niveau d'illettrisme indécent et un degré de culture plutôt réfrigérant, il fallait tenter la plus aléatoire des entreprises : Réconcilier le savoir et la crampe du zygomatique, consécutive au rire débridé.

POURQUOI ANTHROP'OS ?

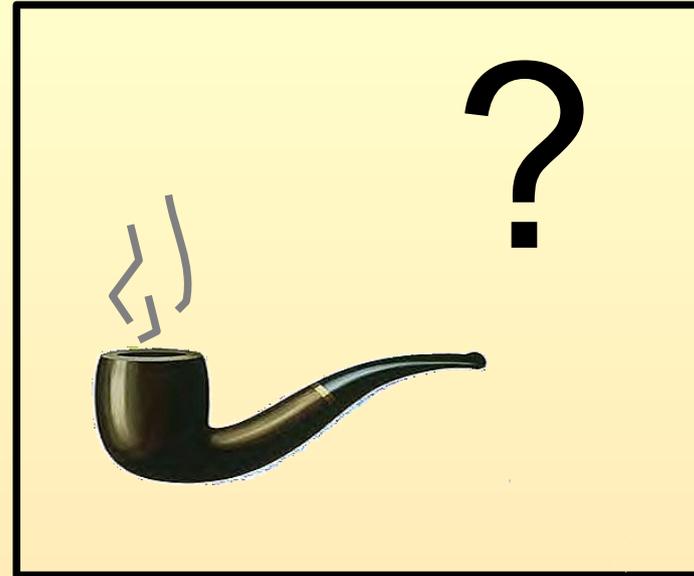
D'abord parce que le Savoir tient à l'évolution de l'humanité, Anthrop'os désignant en grec, l'homme dans sa globalité. Ensuite parce qu'en dissociant la terminaison Os de l'ensemble du mot, il est fait allusion à la substantifique moelle rabelaisienne, la « Quinta Essentia » médiévale, l'essence profonde et savoureuse des choses, qui ne peut qu'ouvrir chez celui qui la cherche, le sentiment paradoxal d'une inconnnaissance insondable, et susciter ainsi la modestie.

C'est donc à ce tour d'horizon des sciences de l'homme qu' ANTHROP'OS invite, à travers les pérégrinations de son prototype polyvalent trans-temporel : Hector Sigismond SAITOUT;



L'auteur tenant à rester anonyme, seul l'accessoire essentiel à la réflexion reste indicatif sur le portrait ci-contre.

Toute ressemblance avec des personnages connus, fussent-ils de BD ou de fiction, serait à la fois fortuite et erronée.



Hector Sigismond SAITOUT



Notre guide polyglotte accepte par contre de vous être présentée, mais dégage totalement sa responsabilité des commentaires plus ou moins niais qui lui sont attribués.

Membre du SPVTP (Syndicat des Présentatrices Virtuelles à Temps Partiel), elle se fera un plaisir de recueillir vos éventuelles critiques, que nous souhaitons par ailleurs rares et modérées, comme il se doit dans toute publication de bon ton !

LA PHILOSOPHIE DE L'ANTIQUITÉ



Présenter une histoire de la philosophie antique en quelques pages ne peut être qu'une énorme approximation. Par ailleurs la complexité des diverses écoles est telle qu'elle décourage souvent le néophyte à aller plus avant.

Dans ce numéro, Anthropolos veut juste donner un aperçu de l'évolution de la pensée et faire subodorer les méandres des articulations conceptuelles. Hector Sigismond Sétoupoulos intervient donc, pour rendre accessible à tous la subtilité du savoir.

Introduction

Là où la mathématique n'est que l'abstraction de la quantité (on manie des nombres en tant que nombres), la philosophie est souvent peu accessible en tant qu'elle est abstraction de l'intelligible pur, des essences, des idées. On peut en situer le domaine comme oscillant entre trois tendances :

- * L'explication du monde et la perception du réel
- * La recherche de la sagesse
- * La transformation socio-politique

D'où on peut tirer trois types d'investissements :

- * L'intellectualité pure et la contemplation
- * Le mieux vivre personnel
- * La modification des structures

Selon qu'on en privilégie l'harmonie, ou qu'on absolutise un domaine aux dépens des autres, la pensée peut devenir fumeuse, voire pernicieuse.

Quoi qu'il en soit, ces philosophies plus ou moins systématisées ont fortement influencé, voire conditionné notre monde actuel. Notre occident s'origine bien sûr dans le monde grec, considéré comme le berceau de la philosophie (et on s'y attache d'autant plus qu'il explique l'évolution de notre société au cours des âges), mais il faut apporter deux ouvertures essentielles :

A/ La première est d'ordre intellectuel : Par souci de respecter la démarche rationnelle de la philosophie, on en a souvent exclu tout ce qui comporte une dimension de croyance, de spiritualité, de transcendance. Or, si cette transcendance est une dimension du réel, son évacuation ne peut alors que conduire à une impasse.

C'est ainsi que certains courants proches de l'athéisme déclarent la philosophie aujourd'hui vide et morte. A l'inverse, l'intégration d'une transcendance permet de faire avancer la recherche sur l'homme, insérant alors dans ce qui a façonné notre culture, le monde sémitique biblique, et ensuite, les pères grecs qui ont su intégrer, utiliser, trier l'héritage des anciens.

B/ La seconde ouverture est d'ordre géographique et culturel, venant en écho à la remarque précédente sur la transcendance : Des pensées éminemment philosophiques se sont développées, en Orient notamment, qu'on a trop rapidement mises au plan des religions à cause de leur références à des dieux. Pareillement, des systèmes symboliques se sont élaborés dans des sociétés dites primitives, qui par réaction sont aujourd'hui l'objet d'engouements dans la quête de plus en plus partagée du Sens.

La mise en danger de notre espèce par l'irresponsabilité écologique de l'homme, la déchéance d'une Science qui s'était présentée toute savante et toute puissante, la démythification de toutes les institutions, politiques ou religieuses, sont autant de données qui appellent à la redécouverte d'une Sagesse simple.

Par une extension du champ de la philosophie à une dimension globale de l'homme, telle qu'elle peut être envisagée aujourd'hui, l'objectif initial « d'amour de la sagesse » (philosophia), peut être retrouvé et enrichi des connaissances psychologiques, ethnologiques et symboliques.

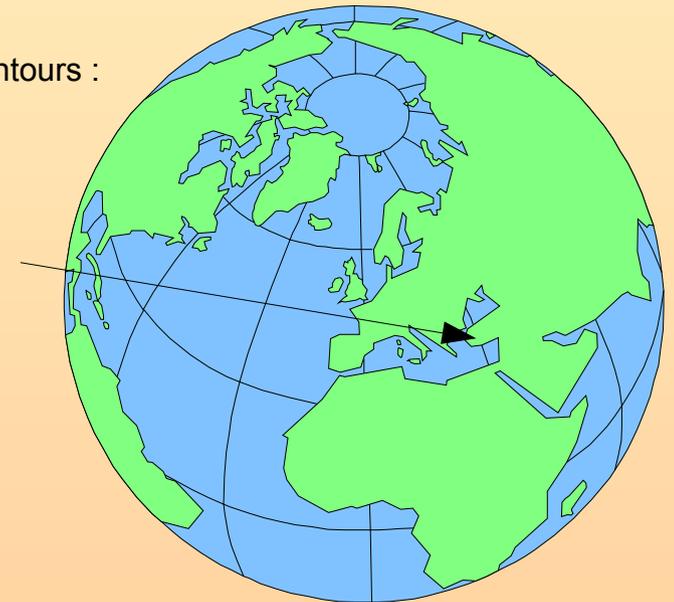
Mais j'anticipe sur le thème de cet ouvrage.

Chronologiquement, la philosophie occidentale est grecque. En voici donc les contours :



PUB

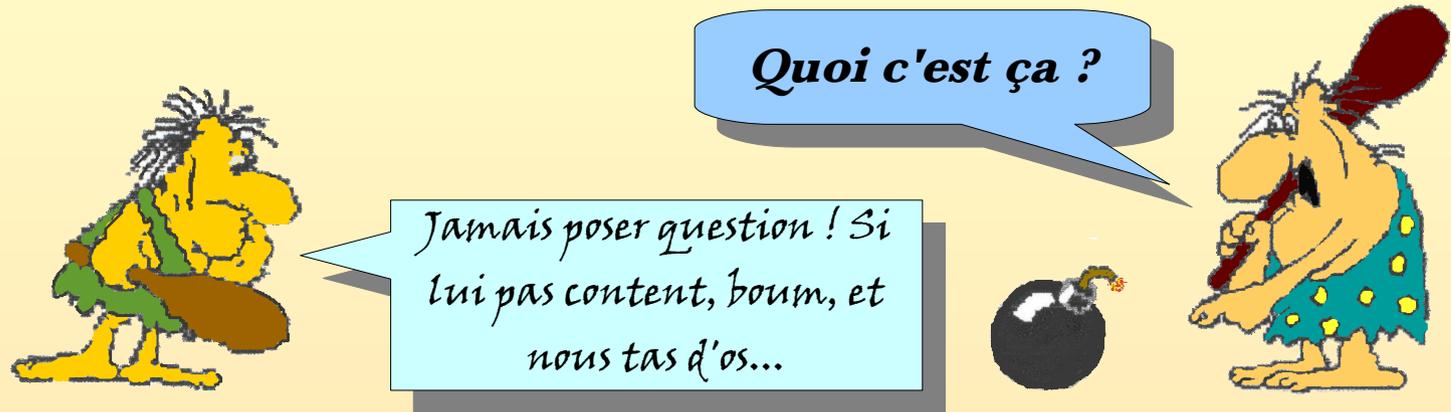
La côte de l'Asie Mineure et les îles furent d'abord le lieu de l'ébullition intellectuelle, avant de conquérir l'intérieur de la Grèce.



Nous rappelons au passage que le premier numéro d'Anthrop-Os traite avec humour de la préhistoire. Disponible chez l'auteur au meilleur prix.

I - LES DÉBUTS DE LA PHILOSOPHIE : L'EXPLICATION DE LA MATIÈRE.

On peut penser que pendant des millénaires, l'interrogation sur la cause des choses est restée d'abord absente, puis taboue.



Dans les milieux Babyloniens et Egyptiens, mathématique et astronomie sont étudiées, ainsi que des rudiments de médecine, mais l'explication du monde reste mythique, et ce savoir protégé est l'apanage d'une élite.

C'est **Thalès de Milet**, au VI^es avant notre ère, qui est considéré comme inaugurant la recherche des causes (aitios). Il était astronome, mathématicien (on se souvient du théorème de la proportionnalité des segments déterminés par parallèles et sécantes), ingénieur et homme d'Etat. Pour lui la substance première de toutes choses est l'eau.

Les Ioniens considèrent tous le voyage comme essentiel à la connaissance (Perse, Egypte). Ils ne cherchent ni introspection, ni morale, se contentant de la connaissance objective du réel. C'est l'ébauche d'une pensée scientifique. Expliquer est trouver la cause première, la substance première (monisme : une seule chose existe), qui fonde les autres. C'est une vision biologique du monde où matériel et spirituel ne sont pas distingués. Thalès admet dans l'eau une ressemblance au souffle qui anime la vie. Le mouvement, le changement observé dans la nature, va donc de soi à partir de l'élément dynamique de départ. Le concept de création n'est pas envisagé, ce qui exclut une finalité.

L'école Milésienne donne lieu à une observation des faits, et se démarque presque totalement d'une religiosité, même si Thalès affirme que " le monde est tout plein de dieux ". Ce sont alors des dieux mortels, et seule la matière est éternelle.

Anaximandre est un jeune disciple de Thalès. Astronome et géographe, il n'accepte l'eau que comme origine des animaux (composés d'humide et ayant besoin d'humide), jetant les bases de l'évolutionnisme. Pensant qu'il faut recourir à un système plus complexe que celui de son maître, il donne la priorité à l'équilibre des contraires (Eau/Air, Terre/Feu, Sec/Humide, Froid/Chaud). La cause primordiale de l'univers serait donc un indéfini, un infini, (apeiron), sorte de substance sans limite, expliquant à la fois le matériel et le spirituel, le contenu et le contenant, et incluant un principe de justice responsable de l'harmonie cosmique et de l'équilibre des contraires. Il écrit un traité "de la Nature".

Anaximène, le troisième "physicien" de l'école de Milet, aurait été un proche d'Anaximandre. Astronome, il théorise l'"infini" comme matière (ulê) et esprit (pneuma et psychê), et le concrétise dans l'air. Le visible ne serait alors qu'une condensation, une compression ou une dilatation de l'air, donnant le feu, l'eau, le vent, la terre, les nuages et la pluie. Cet air/souffle/respiration serait également présent dans l'âme, soutenant la vie. Cette permanence de l'air en tant que principe explique, comme l'eau pour Thalès, que le mouvement soit un phénomène éternel.

L'Ecole Ionienne ne survivra pas à l'invasion des Perses, mais les premières questions sont posées : Y a-t-il unité ou diversité à la base du monde ? Un principe fondamental est-il nécessairement premier ou peut-il avoir une cause encore plus profonde ? S'il existe une matière première cause de tout, comment expliquer la diversité du réel ?

Les succursales britanniques de la firme Citroën font savoir qu'une pompe à graisse antique sera offerte à tout acheteur d'une nouvelle AX !

Aoh ! Do you know I just bought an AX Imandre ? *

Really ? I've got an AX Imène.*

* traduit du grec ancien par nos soins...





Il faut préciser que nos premiers gymnastes de la matière grise manquaient un peu d'entraînement, et restaient par force des adeptes de l'interrogation unique. Il fallait ainsi plusieurs hommes pour constituer un questionnaire, ce qui n'allait pas vite.

Ils étaient en outre occupés à toutes sortes de choses et profitaient régulièrement de la promotion charter pour les vols à destination de l'étranger. C'est peut-être à l'occasion d'un de ses anniversaires que Thalès, en manque de sodas glacés au pied des pyramides, s'est décidé à en mesurer la hauteur à l'aide de l'ombre, pour passer le temps. Sans le savoir, il allait éviter bien des frais à beaucoup de collégiens, qui de générations en générations s'essayaient à des problèmes similaires sans quitter l'école.

Quelle difficulté de rangement dans ses bagages a pu l'inciter à creuser l'insertion du triangle dans le cercle, nous ne pouvons l'assurer, ne connaissant pas la forme des valises de l'époque... Tout ce qu'on sait est qu'il possédait semble-t-il un chien, auquel il recommandait inlassablement : « N'oublie jamais Thalès ! ».

II - LA GRANDE GRÈCE ET PYTHAGORE

A. **Pythagore**, né dans l'île de Samos, connaissait la pensée d'Anaximène. Un probable séjour en Egypte l'ouvre à l'arithmétique (table de multiplication, système décimal), la géométrie (son fameux théorème sur le carré de l'hypoténuse), et l'astronomie. Il est subjugué par l'ordre du monde et établit des correspondances numériques entre les diverses données géométriques, les harmonies musicales, les corps célestes et les terrestres. Découvrant que le nombre est partout, il en conclut que "Tout est nombre"..

Initié aux mystères de la religion d'Orphée, Pythagore défend l'idée d'une morale, d'un salut, d'une sainteté, allant jusqu'à fonder un mouvement religieux à Croton (Italie du sud). Il s'agit de libérer l'âme, la part divine, pour échapper au "barbare".

Impressionné comme ses contemporains par l'aspect cyclique de la nature, du temps, du ciel, il reprend l'idée de métempsychose, selon laquelle l'âme, distincte du corps, se réincarne en un éternel recommencement. Ce retour (auquel on pourrait échapper un jour...) est soumis à la qualité de la vie, et incite à une attitude vertueuse. Pythagore proposait ainsi d'examiner chaque soir les actions de la journée, de pratiquer le silence en commun, de dominer les passions. Sa philosophie devient sagesse, purification morale, libération spirituelle. Par lui les grecs découvrent l'idée nouvelle de responsabilité et de culpabilité, la notion de faute et de rachat. Le concept d'imperfection ouvre alors à une surnature, une métaphysique. Le mépris du corps considéré comme principe du mal, va influencer Platon, et bien plus tard, manichéens, cathares et Jansénistes.

Reprenant la compensation des contraires d'Anaximandre (séries paires et impaires, repos et mouvement, masculin et féminin...), Pythagore imagine un troisième principe : l'harmonie, permettant d'unir les opposés et d'éviter les conflits dualistes. Il se fait ainsi l'écho sans le savoir d'une pensée ternaire élaborée qui se développe en Chine à la même époque avec Lao-Tseu et le Tao.

Prolongeant la notion d'air infini d'Anaximène comme cause de tout (notion de cause matérielle des « Physiciens », il comprend que cette matière, pour être diversifiée, ordonnée, dépend d'une cause encore plus profonde, et qui lui donne forme (ce qui deviendra avec Aristote la cause formelle) : C'est pour lui le nombre. Incapable de distinguer " substance " d'une chose (ce qu'elle est), et sa " quantité " (combien elle est), il reste lié à l'absolu du nombre.

Quittant l'investigation purement scientifique de ses prédécesseurs, il inaugure une théorie comme sagesse transcendante explicative du monde.

B. Xénophane de Colophon. Il est un adversaire de Pythagore, refusant les croyances traditionnelles et l'anthropomorphisme religieux. Poète satyrique et lyrique résidant en Sicile, il pose les prémisses de l'objectivité de la connaissance. La réalité n'est pas immuable puisqu'elle est appréhendée de différentes façons selon le contexte, le moment et les personnes. La sensation relève de la subjectivité. Existe-t-il alors une réalité objective ? Et nous est-il possible de la connaître ? La connaissance vraie ne peut pas être dans la sensation trompeuse. N'est-elle que la somme des subjectivités ? L'opinion simple n'est pas scientifique et n'a aucune autorité. Seul Dieu sait tout, est partout, et constitue plus ou moins l'être du monde lui-même (Panthéisme).

Notre Pythagore était en fait un personnage complexe, presque une sorte de thaumaturge (faiseur de miracles). Il enseignait des règles empreintes de superstitions (ne pas manger de fèves, ne pas toucher un coq blanc...), se montrant par ailleurs habile artisan. Le 10 symbolisait le chiffre clé de l'univers, et se représentait par la Tétractys (cf ci-contre), que les disciples pythagoriciens remerciaient le maître de leur avoir donnée.

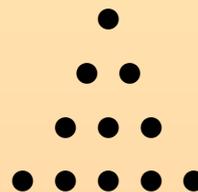
Quant il crut reconnaître la voix d'un de ses amis décédé dans l'aboiement d'un chien, Xénophane le tourna publiquement en dérision.

Le théorème qui porte son nom lui est bien antérieur, mais on ne peut lui contester un génie mathématique, et un essai d'incarnation politique de sa pensée sur les Nombres (Crotone)

Après sa mort, ses disciples organisèrent la vie des principales villes voisines pendant une cinquantaine d'années.

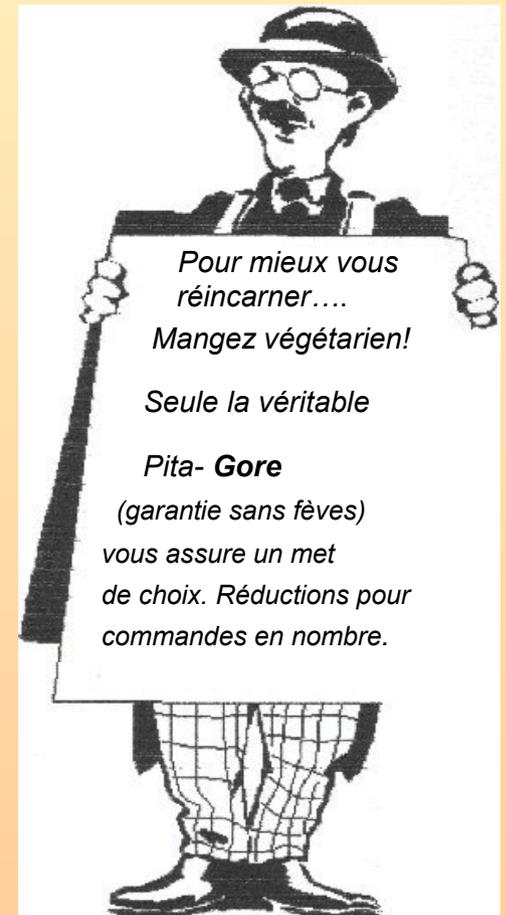
Un peu de Culture : La ville de Colophon, d'où est originaire Xénophane, correspond également à la région de production de la colophane, résidu résineux qui sert pour les vernis et les archets de musiciens.

Tétractys



Le terme de colophon désigne également un insecte du genre Lucane.

En littérature, il se rapporte (du grec Kolophôn, achèvement) à la note finale d'un livre, qui fait écho au titre.



III- LES EPHÉSIENS ET LES ELÉATES.

Au cours du V^o s, les grecs mirent en concepts leur fascination pour les deux facettes sous lesquelles la réalité leur apparaissait : L'identité et le changement. (L'eau de la rivière est toujours de l'eau, et pourtant on ne se baigne jamais dans la même, qui se manifeste en outre sous forme de pluie ou de vapeur... Un homme est toujours lui-même, et pourtant il ne cesse de changer, grandir, vieillir...). Ne pouvant concilier ces deux aspects, chaque option allait avoir ses défenseurs.

Héraclite (Ephèse), méprise l'enquête de ses prédécesseurs, car les phénomènes n'apportent selon lui que l'illusion d'une connaissance. C'est la fin de l'esprit Ionien. Obsédé par l'instabilité des choses, la mouvance du réel, il ne voit que la lutte permanente des contraires (Une ficelle et un bâton ne font pas un arc). Puisque chaque contraire est nécessaire à l'autre, il s'ensuit que les deux se valent. Bien et mal sont un, vie et mort sont un et obéissent à la loi fondamentale du Logos (flux perpétuel du feu-Dieu-transcendant qui soutient la réalité). Le connaissant est celui qui laisse son âme être enflammée (Traité de la Nature).

Héraclite et l'école d'Ephèse ne voient donc dans le réel que le mouvement, et en concluent que le réel est changement, est conflit. Toute discussion est donc impossible et inutile, cédant la place à la dérision systématique.

La complexité et l'illogisme apparent des maximes héraclitéennes ont en outre favorisé les récupérations et interprétations diverses : L'équivalence de toutes choses nourrira le détachement stoïcien. Hegel reconnaîtra Héraclite comme père dans la notion du devenir, changement perpétuel. Nietzsche en appréciera la négation du bien et du mal. Lénine et Staline y trouveront les fondements du "conflit" comme moteur du changement (matérialisme dialectique).

Parménide, né à Elée en Grande Grèce, mais Ionien d'origine, est très vite agacé par les thèses d'Héraclite. Si l'Etre n'est pas et ne peut pas être, il n'y a rien, et donc c'est impossible. Si l'Etre est et n'est pas, c'est impossible également. Donc, l'Etre est. C'est le mouvement qui n'est qu'apparence.

Parménide fonde ainsi le principe d'identité (Ce qui est, est. Ce qui n'est pas, n'est pas). Seul ce qui peut être pensé est, puisque le témoignage des sens est trompeur. (Souvenons-nous d'Aristophane : De loin, je vois un animal petit, de près, il devient gros, de très près, je ne vois plus que lui et à la limite plus rien. Quelle est la bonne taille de l'animal ?.. Au crépuscule, et à la lumière de la lune, l'arbre change de couleur. Quelle est la bonne ?.. Je trouve qu'il fait chaud quand mon voisin a froid... etc...). L'Etre est donc éternel, hors du temps et continu (le vide est du non-être). Tout ce qui est pensée et tout ce qui est stable est digne. Tout ce qui est devenir et sensation est méprisable. La logique de la pensée s'impose comme vérité première, annonçant Descartes et Kant entre autres.

Dans la perception absolue de l'Etre, impérissable, sans origine ni fin, Parménide touche à l'expérience métaphysique, même si dans la mouvance des "Physiciens", son Etre est encore matériel.

On comprend pourquoi les "sans papiers" sont soutenus par des mouvements de gauche, alors que la carte d'identité a été créée sous un gouvernement conservateur... Même en politique, fluctuation et stabilité s'affrontent !

Zénon d'Elée, disciple de Parménide, se contente d'exposer avec véhémence et subtilité la pensée de son maître. Il fonde la dialectique, argumentation implacable à partir de prémisses admises par les interlocuteurs : Achille ne peut pas rattraper la tortue car il faut d'abord qu'il arrive au point d'où elle est partie, ce qui fait qu'elle est toujours en avance. La flèche qui vole est immobile à chaque instant dans chaque lieu, donc elle ne bouge pas. La distance entre la flèche et la cible est divisible à l'infini, donc, la flèche ne touche jamais la cible.

Mélistus de Samos démontre quand à lui que si les choses sont, il faut qu'elles demeurent ce qu'elles sont puisque l'Être est stable. Or, notre connaissance expérimentale contredit cela, donc c'est notre capacité à connaître qui est fautive.

On voit l'effet du muscat ! (Samos a en effet de petits vins doux qui nuisent à l'expérience de la stabilité)... D'où la nécessité de prendre en compte les paramètres gastronomiques quand on réfléchit !

Entre les Ephésiens pour lesquels les choses ne sont que mouvement, et les Eléates pour lesquels les choses sont de l'Être et le mouvement illusion, la discussion tourne court.

Camarade, j'ai un nommé Héraclite qui réclame sa carte du Parti en tant que co-fondateur... J'appelle l'hôpital ?



C'est un hêtre ?



Mais non, c'est de l'être, de l'ÊTRE !

On rigole d'imaginer une rencontre anachronique entre Zénon et Héraclite, où ce dernier, réfutant l'illusion du mouvement par le simple fait de se lever et de marcher, aurait été jusqu'à décocher un magistral shoot dans la fesse gauche de l'Eléate, pour voir si selon lui le pied avait bien atteint la cible...

IV - LES ATOMISTES.

Comment expliquer le mouvement, la diversité, le devenir, la pluralité, et maintenir l'unité de l'Être ?

Un blâme nous parvient du ministère de l'Écologie pour avoir osé parler de ces évergumènes dans une revue destinée au grand public. Nous ne voulons y voir qu'une illustration de l'éternelle incompréhension entre matheux et littéraires.

Empédocle. Né en Sicile vers 495 (Agrigente), contemporain de Zénon, médecin, philosophe, poète, homme politique, leader démocratique, il a été formé par les Pythagoriciens (métempsychose) et voit l'univers comme une combinaison d'opposés. Il admet à la fois que le témoignage des sens est la base de toute évidence, et qu'il existe des espèces fondamentales et éternelles de la matière : Eau, Air, Feu et Terre (les fameux 4 éléments). Deux forces adverses, l'amour et la haine, permettent toutes les combinaisons pour aboutir aux choses existantes, tout comme les couleurs de base donnent toutes les nuances. L'Être reste immuable, ce qui change c'est son arrangement. Empédocle découvre ainsi la nécessité d'une cause motrice (cause efficiente), qui donne le mouvement aux choses. Il associe la permanence des éléments (Parménide), à la dynamique conflictuelle de leur alchimie (Héraclite). Il a écrit "Sur la Nature" et "Rites de purification".

Anaxagore. Né au nord d'Ephèse vers 500, il s'établit rapidement à Athènes où il devient maître à penser de Périclès. Son caractère irrégulier le fait à terme menacer et emprisonner par la majorité fanatique de l'époque. Son influence s'exerce pendant trente ans, avec la première suprématie athénienne (Marathon, Salamine). Le monde intellectuel de la Grèce se recentre.

Anaxagore ajoute à la pensée d'Empédocle le concept d'infiniment petit. Chaque chose contiendrait les éléments de base, et la proportion du mélange ferait la diversité. Le devenir est donc mélange et séparation. Le mouvement n'est pas contradictoire à l'Être, mais surtout, le principe de ce mouvement devient extérieur à la matière. Ce n'est plus une lutte entre attraction et répulsion, mais un "Noûs", l'intelligence, l'esprit.

What? An AX Agore? I want to buy it now!

Chut! On n'entend rien au fond!

Leucippe est originaire de Milet, bien qu'Epicure lui refuse d'avoir existé, (*C'est ce qu'on appelle nier les problèmes*). En disciple de Zénon, contemporain d'Empédocle et Anaxagore, il privilégie l'Être, mais y ajoute le non-être, le vide, qui divise l'Être en particules indivisibles, éternelles et insécables : Les atomes. Ces atomes sont toujours en mouvement sans autre explication que de l'avoir toujours été.

Démocrite, né en Thrace vers 460, reprend la tradition des grands voyageurs (Inde, Égypte, Babylone). D'une curiosité encyclopédique (physique, météorologie, biologie, mathématiques, géographie, littérature, techniques, médecine...), il fut le précurseur d'un évolutionnisme, expliquant l'hominisation par la vie sociale, l'importance du langage, etc... Pour lui la connaissance n'est que dans la sensation, elle-même résultat de conventions sociales. Tout le reste est atomes et vide (Monisme mécanique). Les arrangements de la matière sont fortuits, hasardeux. La nature n'a aucune fonction, aucun but.

Prêchant une morale de la mesure, Démocrite n'en est pas moins le père de tous ceux qui refusant à la vie une finalité, en resteront au hasard et à la nécessité.

V - LES SOPHISTES

Probablement lassés des joutes intellectuelles dont rien de décisif ne sortait sur le fond, et aidés par l'essor de la démocratie, dans laquelle chaque citoyen doit être capable de réflexion, de fins esprits en vinrent à absolutiser la forme pure. S'amusant à démontrer tout et son contraire en respectant l'apparence d'une logique dialectique, ils manifestaient ainsi le pouvoir de l'éloquence, de la rhétorique, allant jusqu'à remettre en question par leur côté relativiste, sceptique et anarchiste, les lois, les hiérarchies et les frontières sociales traditionnelles. (Leurs oeuvres sont surtout connues par Platon et Aristote).

*Un télex d'H.S.Sétoupoulos, juriste de son état, nous affirme que tel était l'ancien nom des avocats, selon l'expression bien connue : " J'appelle mon sophiste ".
Toute considération morale serait fortuite, partisane, idéologue et malvenue...*

Si l'Être est, il est infini. Or, l'infini ne peut être ni dans quelque chose d'autre, ni dans lui-même. Il n'est donc nulle part, et ce qui est nulle part n'est rien...

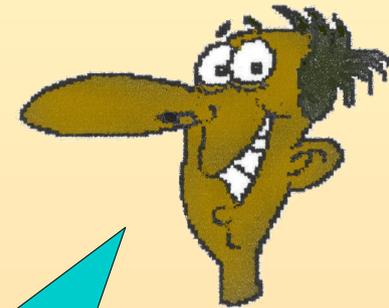
Et encore, si l'Être est, il est inconnaissable, car ce qui est pensé doit être. Le néant ne peut donc être pensé. Il ne pourrait alors y avoir d'erreur, ce qui est absurde...

Très franchement, Anne Sophie, ces allégations superfétatoires sont incommensurablement nulles. Remboursez ! Remboursez !

Mmh ! Qu'est ce que vous en dites ? Pas mal, hein ?

Un certain Saitouphon croit voir dans cette prédominance de la forme, l'origine de l'art du contre-pet (Ne pas confondre un café bien chaud et un cachot bien fait ; un lapin vif et un vilain pif ; une part de Leerdamer et une part de...)

Spécialistes des techniques d'argumentation dans la seconde moitié du V^es, les sophistes subordonnent la rhétorique à l'intérêt. La pensée sert d'instrument au service de l'utile (procès à gagner, carrière politique, projet à faire passer...). Toutefois, ils auront permis de grands progrès littéraires, par l'organisation de la grammaire et les traités sur l'art de la discussion. Par leurs excès, ils vont susciter une soif de véritable savoir.



Protagoras d'Abdère. Ami de Périclès, originaire de Thrace comme Démocrite, c'est un maître du relativisme (Ce que je sens est vrai pour moi. Ce qu'un autre sent est vrai pour lui. L'homme est la mesure de tout). Ce ferment d'arbitraire (si c'est ce que je sens moi qui est vrai, je n'ai plus qu'à l'imposer...) était tempéré par un côté conservateur qui sauvegardait tendance morale et bon sens politique (Si l'homme est bon citoyen, il doit adopter la tradition de la cité). Bien que démontrant d'une même façon les opinions contradictoires, sa "démagogie" lui permettait ainsi d'être estimé. Ses conclusions dans l'air du temps plaisaient à ses auditeurs alors qu'elles n'avaient pour lui pas plus d'importance que n'importe quelle autre, si ce n'est un respect prudent des institutions.

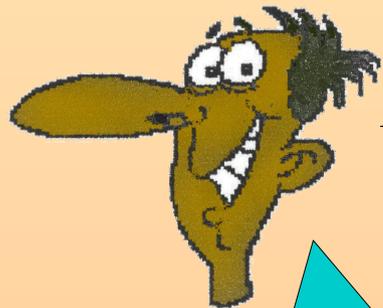
Prodicos, féru de distinctions subtiles et sans fin.

Gorgias. Né en Sicile mais d'origine ionienne, il a été l'élève d'Empédocle. Une de ses particularités est d'avoir vécu environ 105 ans. C'est probablement la dialectique de Zénon qui le conduisit au scepticisme. Allant de cité en cité, il n'avait d'autre préoccupation que la suggestion dans l'éloquence, contribuant à achever les reliquats de certitudes morales que Protagoras avait maintenus.

Son scepticisme absolu le conduit au nihilisme, chantre du non-être, mais son talent est tel qu'il éblouit.

Hippias fustigeait la loi comme contraire à la nature. **Antiphon** la disait même contre nature, prêchant l'égalité de tous les hommes et la mise en question permanente de tout ordre social. **Lycophon** défend également l'égalité des hommes mais voit la loi comme un contrat (Rousseau en reprendra la trame). **Thrasymaque** de Chalcédoine se déclare lui pour l'inégalité brutale et le droit du plus fort. **Calliclès** affirme de même que le pouvoir, c'est le droit. **Critias** se rapproche de Protagoras mais précise que la loi et la crainte des dieux sont des inventions humaines.

Au plus fort de la civilisation athénienne, l'intelligence est donc en déroute. Tout est démontré et mis en question à la fois. Parménide semble avoir gagné : Seule l'énonciation de la pensée est, aux dépens de la réalité.



**Vous connaissez la dernière ?
C'est du Gorgias...**

Costaud, hein ?

L'Être est incommunicable : Comment communiquer les couleurs par le langage alors que l'oreille n'entend que les sons et non les couleurs ? Et comment le même Être pourrait-il se trouver dans deux personnes à la fois puisqu'elles sont différentes ?

Bof !



VI – LE TOURNANT DE LA PHILOSOPHIE

A. Socrate est né vers 470 à Athènes. Elève d'un disciple d'Anaxagore, il connaît la pensée des "Physiciens", et est d'abord considéré comme un sophiste. En fait, procédant par questions de plus en plus incisives (la maïeutique socratique : art d'accoucher les esprits), il dénonce les principes et les croyances mal établis, paraissant ainsi jouer un rôle de contestataire. Il rejetait toute affirmation gratuite, toute argumentation sophistique, contredisant les thèses imaginatives des "Physiciens", des "Ephésiens" et des "Eléates".

Refusant par ailleurs de mettre les différents dieux en concurrence, mais les interprétant plutôt comme les divers aspects d'une même divinité, il menaçait par tout cela l'ordre social, ce qui aboutit à sa condamnation. Ses allusions fréquentes aux révélations de son "daïmon" {esprit inspirateur}, pendant lesquelles il était dans une sorte de transe, ne firent que le rendre davantage suspect.

Son célèbre "Connais-toi toi-même", n'a évidemment pas les résonances psychologisantes que notre époque lui attribue, mais voulait insister sur l'honnêteté personnelle qui consiste à reconnaître qu'on ne sait pas grand-chose.

D'un point de vue Aristotélien, il complète les trois causes déjà balbutiées par ses prédécesseurs (matérielle, efficiente et formelle), par la cause finale, quatrième et dernière de la liste. Il repère que nos yeux sont ordonnés à la vision, nos oreilles à l'audition, et que l'idée d'un but est impliquée dans la réalité.

Il dépasse le simple "Noûs" d'Anaxagore pour faire référence à une Providence, à une Intelligence suprême, qui a mis en tout être une finalité particulière. Il conseille de révéler les dieux pour savoir ce qui est caché à notre raison. La philosophie pour lui n'est pas d'étudier les phénomènes naturels, mais la conduite humaine, pour aller vers le vrai et le bien. Socrate inaugure la question du sens de l'existence.

Il dit ne savoir un peu quelque chose qu'en amour, et a déjà montré son dévouement en sauvant Alcibiade et Xénophon à la guerre, au péril de sa vie.

Son indépendance d'esprit (la lâcheté est une ignorance) et sa liberté intérieure (résistance aux conformismes) vont le conduire à boire la ciguë, affrontant la mort avec sérénité, lucidité, détachement et humour. Il témoignait ainsi du fait qu'on pouvait aimer la vérité et mourir pour elle, donnant plus à voir une attitude philosophique qu'à exposer un système. Le rejet des modes, des opinions et des illusions du temps constituèrent la première critique rationnelle et globale.

Sur le plan de la recherche intellectuelle, Aristote lui attribue la "définition" en tant qu'exprimant l'universel, et le discours inductif, qui s'élève des choses particulières à l'essence commune.

Il faut relire son procès et sa mort dans le "Phédon" de Platon pour saisir son intégrité, même si les contradictions avec ce qu'en rapporte Xénophon peuvent suggérer de part et d'autre une interprétation du personnage de Socrate, et un questionnement quant aux liens réels avec le Socrate historique.

Ainsi, Socrate marque une telle date dans l'histoire de la pensée qu'on a pu qualifier les philosophes qui l'ont précédé de pré-socratiques.

B. Les courants parallèles.

* Les "**mégariques**" (Euclide de Mégare, Eubulide de Milet...). Synthèse de Parménide et de Socrate, refusant l'expérience sensible du mouvement, du devenir, de la pluralité. L'Être, unique, immuable, fonde la vertu. Ils influenceront Stoïcisme et Scepticisme.

* Les "**cyniques**" (Antisthène, Diogène de Sinope...). Synthèse de Gorgias et de Socrate, refusant l'universel, la possibilité de définir, et à terme de penser. Antisthène est le premier nominaliste (Il n'y a pas autre chose dans "homme" qu'un nom). La vertu est une lutte contre le plaisir, annonçant la morale stoïcienne. Ils développent une morale individualiste jusqu'au mépris des conventions.

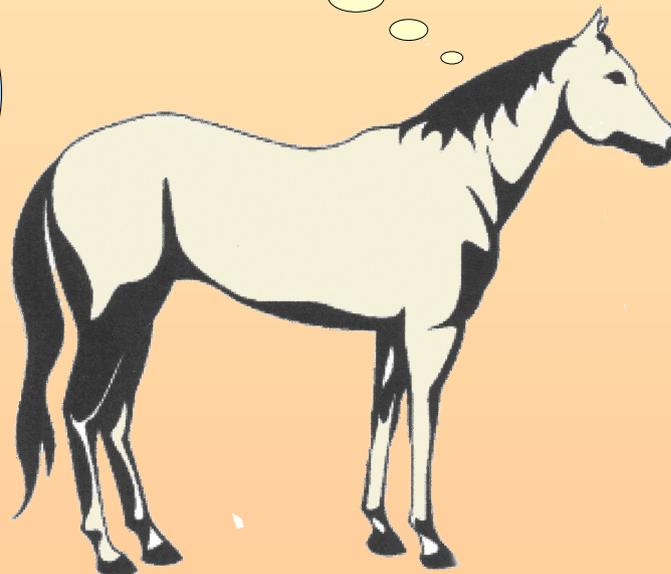
* Les "**cyrénaïques**" (Aristippe de Cyrène...). Synthèse de Protagoras et de Socrate, ne retient que l'expérience sensible comme vrai, d'où la recherche de l'instant présent dans sa volupté sans toutefois être dépendant des plaisirs. Aristippe est le père de l'hédonisme, et donc quelque part, d'Epicure.

Interview exclusive d'Anthistène par un de nos correspondants locaux à l'occasion d'une de ses visites dans le haras Kirri.

Ça, c'est un homme, Eric !

Quand je regarde ce cheval, je ne connais que ce cheval. Je n'ai aucune idée de ce que peut-être le cheval en soi. C'est clair ?

Vous êtes sceptique ? C'est hippique, euh pardon, typique !



VII - LES MAÎTRES À PENSER.

A. Platon. Né en 428 à Athènes, il devient disciple de Socrate dont il sera le seul véritable héritier. Il établit la distinction entre ce qu'il ne connaît pas, ce qui est changeant et ne peut donc qu'être objet d'opinion, et ce qui est stable et peut donc être objet de connaissance, de science. Toutes les formes concrètes de beauté finissent par décevoir. C'est donc qu'elles ne sont que le reflet de la beauté en soi, d'une beauté d'un autre ordre. Il en va de même pour une figure géométrique, carré, triangle... Puisque seul donc l'universel ne change pas (l'idée de cheval, de beau, de salé, de cercle), c'est que l'esprit humain (Logos = raison) est ordonné à connaître les idées générales, les essences des choses, et c'est la vraie science. Il faut se dégager des phénomènes pour accéder au noumène (réalité des formes universelles et absolues).

Mais Platon emprunte également beaucoup aux pythagoriciens par son ami **Archytas** de Tarente, envisageant l'existence du réel comme une participation, non plus aux nombres, mais aux idées, aux archétypes (premiers modèles). Le monde des apparences (mythe de la caverne) n'existe que par celui des archétypes dont il est une simple ébauche de réplique, due à son imperfection. Les arts sont à étudier avec discernement en ce qu'ils reproduisent de l'illusion. L'âme immortelle est prisonnière du corps et du sensible (concept d'une double nature de l'homme). Elle doit par ascèse s'en dégager pour accéder au Bien, et revenir guider ceux qui sont dans l'erreur.

Seule une élite philosophique peut accéder à cette démarche de dégagement de l'intelligible. Les autres doivent être mis dans la vérité même s'ils ne la comprennent pas. C'est l'autorité politique qui a charge alors de redresser les erreurs.

Réagissant contre l'athéisme des "Physiciens" et l'immoralité des Sophistes agitateurs publics, Platon pense que cette autorité est légitime pour préserver du désordre. Déçu par l'injustice des tyrannies (occupation spartiate des Trente, séjours forcés à Syracuse sous Denis le 1^o et Denis le Jeune), et écoeuré par la lâcheté et la corruption de la démocratie (responsable de la mort de Socrate), il aura cherché toute sa vie à incarner sa philosophie dans une politique. Ses échecs répétés vont le durcir dans la séparation absolue qu'il élabore entre le monde idéal, seule réalité, et le monde des apparences, méprisable. Peu à peu, il se voit donc contraint d'envisager un modèle d'Etat inégalitaire et totalitaire, pour le bien de tous. Si l'univers est un grand vivant, organisé par un Démonstrateur (dieu-En-Soi suprême, Etre même des Idées), l'Etat est un intermédiaire qui doit lui-même être organisé selon le Modèle Idéal. Il faut donc organiser la justice dans la cité, respectant l'aristocratie naturelle des hommes de fer (artisans, cultivateurs, commerçants), des hommes d'argent (soldats, gardiens de la cité) et des hommes d'or (les philosophes). Platon utilise la comparaison du cocher et des deux chevaux dont l'un est obéissant (les gardiens) et l'autre rétif, demandant à être dompté. Le système éducatif doit façonner les gardiens (hommes et femmes en égalité) chez qui les futurs philosophes sont choisis. Tout doit être mis en commun, habitations, repas, enfants (éduqués par l'Etat), le mariage étant réduit à une brève union. La personne est ainsi sacrifiée à une générosité absolue.

L'Académie (l'école qu'il a fondée), va ainsi évoluer vers un endoctrinement, plutôt que de rester le creuset d'idées qu'elle était au départ.

Dans sa vieillesse toutefois (Platon est mort octogénaire), il reviendra sur la coupure radicale entre monde sensible et monde intelligible, pour réhabiliter la nature, la beauté du monde.

**Les
corrompus,
ça p...**



**Pour lutter contre les dictatures démocrates et
inversement, chacun devra cheminer vers le Bien en
accédant à l'intelligible !**

Extrait du PPP (Programme du Parti Platonicien)

**Il n'y a de liberté et de
vertu que dans le respect
de la hiérarchie naturelle !
Et paf !**

Devinette :

Quel est le chien préféré de Platon ?

Idéfix

**Avec les démocrates, tout rate !
Votez Platon, ça tourne rond !**

Platon aura analysé les régimes politiques comme une suite de gouvernements engendrés par la corruption : 1) L'honneur initial, la puissance militaire, le courage, l'orgueil et les victoires glissent insensiblement vers l'appât des richesses. 2) La vertu n'est alors plus considérée et la société est scindée en pauvres et riches. 3) Ceux qui gouvernent ne s'opposent plus aux dérapages (oisifs, créanciers, voleurs ou dans un langage plus actuel chômage, dettes, délinquance et « affaires »), et la loi est impudemment bafouée. 4) Le peuple finit par chercher une protection contre la permissivité et l'anarchie ambiantes. Le chef-tyran alors suscité va éliminer juridiquement ou physiquement ses adversaires, et provoquer des guerres pour justifier son caractère irremplaçable à la tête de l'Etat.

Ouvrages de Platon: Gorgias, Protagoras, Ménon, Phédon, Hippias, Le Banquet, le Timée, le Phèdre, La République, Théétète, le Critias, les Lettres, Les Lois, Parménide.

On est étonné du tableau très contemporain que le philosophe nous brosse, et de son adéquation à notre pays, ou à d'autres...

Sur le plan de la pensée, au-delà de cette coupure arbitraire et radicale que Platon situe entre le sensible-corps-mauvais et l'intelligible-esprit-bon, l'incapacité à expliquer la vie aussi bien qu'à lui donner sens est posée. L'appel à une Transcendance est là, qui dans le monde hébreu plus lointain, s'appelle déjà « Révélation ».

B. Aristote. Né en 384 à Stagyre, cité macédonienne, orphelin, il vient étudier auprès de Platon à l'Académie, où il devient rapidement professeur. Il voyage ensuite en Asie Mineure (Assos et Lesbos), et prend en charge l'éducation du jeune Alexandre de Macédoine. Il revient enfin à Athènes et fonde le Lycée, avant de retourner en Macédoine à Chalcis, pour éviter de subir le même sort que Socrate.

Son oeuvre est énorme, ainsi que son influence sur la société occidentale. A cause de la façon dont l'Eglise médiévale l'a « récupéré » (Thomas d'Aquin et la scolastique), il a été discrédité pour obscurantisme. Une plus grande objectivité lui reconnaît depuis quelques années tout ce que la pensée lui doit.

Le problème en même temps que la grandeur des pré-socratiques, fut que dans le balbutiement initial de la raison, ils ne purent distinguer entre l'être concret qu'ils observaient, et la pensée abstraite dont ils avaient l'intuition. Les "Physiciens" firent ainsi abstraction de tout ce qui n'est pas matière ; les pythagoriciens de tout ce qui n'est pas nombre ; Héraclite de tout ce qui n'est pas mouvement et Parménide de tout ce qui n'est pas Etre stable. Les sophistes enfin firent abstraction de tout ce qui n'est pas pur usage de la pensée, sans aucun souci de correspondance avec une réalité. C'est Socrate qui a commencé à comprendre que la raison avait des règles de fonctionnement, en expliquant la nécessité de préciser le sens des mots et de définir les essences universelles. Platon dénoncera ensuite avec précision les erreurs des sophistes mais fera des relations de raison (définitions universelles et relations qu'elles entretiennent), le seul existant. Le "Péripatéticien" (qui enseigne en déambulant) va chercher une juste synthèse.

a) La Logique.

Aristote, retrouvant l'intuition de Socrate, admet que l'accès aux essences, à l'universel, est indispensable à la compréhension humaine (comment réfléchir à ce que peut faire un homme particulier si on n'a pas une idée de ce qu'est l'homme en général ?), mais il refuse à cette idée universelle une existence en soi. C'est le particulier, l'individuel qui existe (cette fleur), et nous pouvons l'atteindre par la forme universelle "fleur".

Les relations de raison, ou discours de l'esprit, peuvent ne considérer qu'une partie de la réalité, voire même échapper à la réalité (ce qui caractérise les pré-socratiques). Il importe donc de réfléchir à la façon dont la raison se comporte pour connaître.

Aristote systématise alors trois opérations de l'esprit: La définition, la division et l'argumentation. Sa conception de la définition par genre prochain et différence spécifique reste un modèle (Homme = animal raisonnable). Il s'agit de chercher à quelle catégorie plus générale la chose appartient, et de situer ce qui l'en distingue.

Un concept appartient donc à un genre, une espèce, une différence, un propre ou un accident (L'art par exemple est une activité "proprement" humaine).

Ce même concept peut être exprimé, ou divisé, selon les dix façons qu'il a de se manifester dans la réalité : Ce sont les dix prédicaments.

- * La substance est ce qui fait l'identité de la chose (ou du sujet) en tant qu'elle est telle.
- * La quantité exprime tout ce que nous pouvons chiffrer de mesure, de nombre, de temps...
- * La qualité indique tout ce qui qualifie la chose, couleur, rapidité, sérénité, plus ou moins...
- * La relation précise tout ce qui renvoie à un autre, ami, fils, disciple, dépendance, cause...
- * Le temps date, époque, circonstances...
- * Le lieu endroit, dedans, dehors, région, pays...
- * L'habitus possession et capacité à acquérir, à devenir, de la chose ou du sujet...
- * Le situs relation à l'environnement, avec qui ou quoi, position ; situation dans un ensemble...
- * L'action ce que fait, ce que modifie la chose ou le sujet, son influence...
- * La passion ce que reçoit la chose ou le sujet, ce par quoi elle est modifiée, influencée...

Ces catégories permettent de rendre compte de la réalité et y suffisent. Les connaître et les utiliser aide à avoir une pensée claire et une formulation précise. Elles deviennent quasiment universelles si on y ajoute le point de vue des quatre causes, détaillé plus loin :

- * La cause finale (le but de la chose ou du sujet, sa réalisation en plénitude).
- * La cause formelle (l'idéal, le plan, ce qui fait que la chose est telle).
- * La cause matérielle (à partir de quoi la chose est et évolue, données de base).
- * La cause efficiente (qui fait la chose, qui la travaille).

Le troisième outil du savoir est donc le raisonnement, l'argumentation. Aristote en étudie la légitimité de forme, dans le syllogisme. Il s'agit de faire progresser la pensée en tirant une conséquence à priori inconnue de deux vérités qu'on met en relation.

La distinction entre pensée déductive {du général au particulier} et pensée inductive (du particulier au général) est établie.

Le fond du raisonnement, sa force, sa capacité de vérité, dépend de la matière du raisonnement scientifique (lien entre les causes nécessaires et universelles), dialectique (lien entre les vérités probables et les opinions admises, forçant l'adhésion par une certaine universalité), rhétorique (lien entre indices, témoignages, exemples significatifs, présentés comme un équivalent de la raison et de l'universalité), poétique (lien entre les ressemblances métaphoriques), sophistique {lien donnant une apparence de cause, de raisonnement, alors qu'une erreur y est dissimulée}.

Par l'élaboration de ce qu'on appellera plus tard la Logique, Aristote entend lutter contre les manipulations des faits, les interprétations fallacieuses, les utilisations frauduleuses de données. Là encore, le monde semble ne pas avoir beaucoup évolué. Notre époque démocratique est même passée maître dans l'art de flatter le peuple, au point qu'il est bien difficile de savoir qui présente une argumentation en rapport avec les faits. La vérité n'est plus qu'un concept utilitaire.

b) La Physique. A présent plus expérimenté dans l'usage de la raison, le philosophe peut aborder l'étude de la nature. C'est toujours l'idée d'une cause (souvenons-nous des milésiens, éphésiens, éléates et atomistes) qui interroge les grecs. Aristote va montrer que le mot cause peut avoir quatre sens :

* La cause matérielle. Ce dont une chose est faite. La matière, c'est le sujet en devenir, c'est l'être en puissance (Le bois peut devenir meuble mais pas scie; le marbre peut devenir statue mais pas bateau...). On peut ainsi remonter à l'idée d'une matière première, encore nullement déterminée, pure capacité à devenir. Cette matière est au plus bas de l'échelle de l'être, mais destinée à être tout. Elle n'est donc pas méprisable.

* La cause formelle." L'idée "chère à Platon n'est pas séparée de la matière mais lui est au contraire immanente. C'est elle qui sculpte la matière et lui donne forme, conformité, répondant en quelque sorte au désir de la matière d'être informée. Cette forme est contenue "en puissance" dans la matière, c'est-à-dire comme une sorte de programme ou d'aptitude, et les circonstances la font passer de la potentialité à l'acte, expliquant le mouvement, le changement, le devenir. La forme est donc acte de la matière, et c'est là un renversement téméraire de toute la perspective platonicienne. L'art imite la nature, mais façonnant de l'extérieur (sculpteur) ce que la nature produit de l'intérieur (croissance intrinsèque du vivant).

* La cause finale. Si l'homme donne forme à la matière avec une intention, c'est que la nature également poursuit un but en donnant forme. Le simple fait de mélanger les éléments de base ne donne pas n'importe quoi. Il y a donc un ordre de perfection. Le hasard où la nature échoue (trop de pluie, éruptions volcaniques, séismes...) ne contredit pas l'idée d'une finalité, mais est de l'ordre de l'accident, comme la fausse note de celui qui est pourtant tendu vers la perfection du morceau. L'aspect fortuit du hasard vient justement de l'indétermination initiale de la matière. La nature n'est pas une série d'épisodes sans liens, mais passe de la puissance à l'acte selon une intelligence qui dépasse souvent la nôtre.

* La cause efficiente. La matière, toute en puissance, ne peut s'autodéterminer. La forme qui est acte, ne peut expliquer la force motrice du changement (la forme "eau" venant des atomes hydrogène et oxygène). Il y a donc un mouvement moteur qui permet l'union de la matière et de la forme. Cette force ne peut être aveugle, et pour rester cause, ne peut elle-même être mue. C'est donc le Noûs qu'Anaxagore avait pressenti, l'Intelligence suprême.

Aristote engage ainsi, au contraire de Platon, à creuser les réalités sensibles pour y trouver la connaissance (Rien dans l'intelligence qui ne soit passé par la sensation). Par les distinctions qu'il introduit et qui manquaient aux philosophes précédents, il permet de dépasser les contradictions apparentes du réel.

Il étudie le mouvement en relation avec le lieu et le temps. Le mouvement (local, car Aristote distingue également le mouvement par altération et le mouvement par croissance) est en effet mesuré par un changement de lieu, et le temps est la mesure du mouvement selon l'avant et l'après. La seule chose réelle dans le temps, c'est l'instant présent, l'instant en acte, qui touche à l'éternité.

Aristote étudiant les diverses formes de mouvement, en vient à situer les différents degrés d'âme (végétative, sensitive-animale, intellectuelle-humaine), auxquelles correspondent des fonctions. Il met ainsi en relief les notions de nourriture, croissance, reproduction; puis celles d'appétit (attraction/répulsion envers un bien sensible) et de passions. Il aborde enfin l'appétit spirituel et le désir du bien véritable ou apparent. Il distingue l'intelligence spéculative et pratique, fondant une ébauche de Psychologie.

c) La métaphysique

La théorie platonicienne des idées ne satisfait pas Aristote. Le nombre et l'Idée n'existent pas en soi. Ce ne sont que des abstractions. Les individualités seules existent. La pensée s'exerce sur des généralités parce que la substance des choses n'est accessible qu'à travers les autres prédicaments (accidents). Toutefois, Platon avait discerné que l'intelligence atteignait l'intelligible dans les choses.

Aristote cherche les causes premières, les principes les plus universels, et sur ce chemin, il énumère cinq impasses pour l'intelligence :

- * la première est de n'admettre qu'un langage mathématique, et donc de ne voir du réel que ce qui est mesurable en faisant abstraction du reste. Il y a là allusion à Pythagore et à Platon, mais Descartes également est concerné.

- * La deuxième est de n'accepter que des exemples, - à savoir ce qui se voit, se touche. Tous les matérialistes et existentialistes sont ici visés, de Démocrite à Auguste Comte.

- * La troisième est de recourir à l'argument d'autorité.

- * La quatrième est d'exiger pour tout une démonstration rigoureuse, alors que tous les aspects du réel n'ont pas la même rigueur. Il est facile de démontrer par enchaînement conceptuel, comme Zénon d'Elée, Spinoza et tous les sophistes.

- * La cinquième est de refuser à la pensée la possibilité de démontrer, par incapacité à suivre le raisonnement, ou par crainte de trop de subtilités. Il s'agit là des sceptiques, de Gorgias à Pyrrhon, puis Montaigne, défendant que la vérité n'est pas objective, mais relative à chacun.

Or, Aristote explique que la substance est universelle. La substance est ce qui est sous les accidents (ce qui fait que n'importe quelle pomme est pomme en dehors de sa couleur, de sa position, de son goût..) et permet de découvrir le réel et de le communiquer. Plus encore, cette substance est sujet (quiddité, essence) grâce à une matière individuée, et permet de désigner chacune des réalités.

Pour résumer, ce poisson existe par les principes internes de la substance : matière et forme donnant à ce poisson de n'être ni morceau de chair ni reproduction de plastique, acte et puissance donnant à ce poisson son identité dans sa croissance, l'un et le multiple donnant à ce poisson l'individualité et l'unité de l'acte d'exister.

De cet acte d'exister, un pour chaque sujet, Aristote remonte à un acte qui ne serait pas causé par un autre, mais cause de son propre acte, Acte pur. Cet Etre possède les principes de tout ce qui est. L'Etre séparé et immobile, premier moteur et finalité de toute réalité, Pensée souveraine du Bien souverain, est donc l'objet d'une science différente, la plus haute de toutes, qui est la théologie.



La conception de l'être divin – acte pur, a eu des répercussions énormes et fâcheuses quant à la présentation d'un Dieu immuable, d'un dogme figé et d'une autre vie statique, dans la théologie courante de l'Eglise Romaine. Un conservatisme sclérosé, lié à l'adoption d'une philosophie dite du réel, explique une grande part de l'évolution historique du catholicisme, et des justifications ou contestations qui en ont été faites. Il est dommage que le dieu philosophique ait souvent étouffé le Dieu de la Révélation en occident.

Sous l'influence de l'athéisme moderne, le mot de métaphysique a été quasiment évacué des manuels et des classes de philo, niant la recherche de l'intelligence sur tout ce qui dépasse le physique, le sensible, et le quotidien, depuis Thalès. C'est à dire que le monde sémite a été déclaré hors champ philosophique, ainsi que les pères de l'Eglise. Sur un autre plan, le Moyen Age entier s'est vu refuser le droit à l'intelligence. Cette tendance heureusement s'inverse depuis quelques années, mais continue d'avoir ses supporters. Il n'est qu'à voir avec quelle désinvolture méprisantes tous les philosophes antiques faisant référence à une religiosité ou à une transcendance sont traités dans certains ouvrages actuels.

d) L'éthique.

Il n'est pas de vie commune sans règles. La façon d'intérioriser la loi commune va déterminer la façon de se conduire. La problématique du but et des moyens de l'agir personnel relève par conséquent de la philosophie morale.

Avant Socrate, la vertu est plus vécue qu'expliquée, le mal n'est qu'ignorance. Platon met dans la bouche de son maître des dialogues sur la piété, le courage, la tempérance et l'amitié, mais rien de tout cela n'est défini. Lui-même, introduira le Bien, modèle de tout, et accessible à l'élite. Les passions s'opposent au libre arbitre.

Aristote, dans la logique de la notion de finalité, situe le but de la vertu dans le bonheur, mais pas n'importe quel bonheur : une certaine perfection de l'activité.

Il ne s'agit pas de mépriser les sens, l'honneur ou la richesse, mais pas plus que l'intelligence ou la volonté, ces biens ne sont la finalité de l'homme. Le bonheur est dans la poursuite de la vertu durant toute la vie. Et qu'est cette vertu ? Elle est de deux sortes, intellectuelle (dépendant de l'enseignement reçu) et morale (dépendant de la capacité à recevoir les vertus, capacité mûrie par la répétition).

Aristote discerne en nous une partie irrationnelle, qui est le lieu de notre désunité. Il faut donc soumettre nos désirs, nos espoirs, nos volontés à la raison, qui est un guide.

Les quatre vertus morales sont la **justice**, qui dispose notre volonté droite pour tout ce qui regarde les autres, la **force**, qui dispose la tendance irascible à être mue selon la raison, permettant d'affronter les difficultés pour garder une action droite, la **tempérance**, qui dispose la tendance concupiscible à être mue selon la raison, gardant une mesure proportionnée au désir des plaisirs selon les circonstances, et la **prudence**, qui est une disposition à donner juste mesure à tout, prévoyant les conséquences à l'avance, évaluant les forces, envisageant le possible.

Il y a en effet dans la vertu un juste milieu qui n'est pas tiédeur, mais refus du déséquilibre des extrêmes, excès et défaut (qu'on peut appliquer à toute la conduite humaine: autorité, sexualité, courage, travail, nourriture, sommeil, etc...).

Pour que la vertu perfectionne l'homme, elle doit être sous la responsabilité humaine de trois façons :

* Volontaire, selon qu'il dépend de l'homme de faire ou de ne pas faire. Seules la contrainte physique et l'ignorance font qu'un acte peut être involontaire. L'enthousiasme et l'irréflexion ne font qu'obscurcir en partie la délibération. L'incitation venant des désirs et des passions n'empêche pas non plus la responsabilité de l'homme. Ce serait un comble d'accuser les choses (ou les autres) à cause de la séduction contraignante qu'elles exercent.

* Choisie, selon que l'acte véritablement humain dépend de la volonté libre. Le choix porte sur les moyens d'accomplir un acte, et permet d'ordonner ces moyens en fonction du but poursuivi.

* Délibérée, selon qu'il faut utiliser sa raison pour savoir comment agir, par quels moyens, par où commencer et quand finir. La délibération porte sur les choix, une fois que le but est posé.

Ces actions volontaires, procédant d'un choix libre et délibéré causent en nous la vertu ou le vice, entraînant bonheur ou malheur.

Enfin, Aristote consacre deux livres à l'amitié, ce qu'il y a de plus nécessaire pour vivre, et qui ne va pas sans vertu.

Il termine "L'Ethique à Nicomaque" par une considération sur l'activité contemplative, la plus élevée de toutes, recommandant de ne pas écouter les gens qui conseillent sous prétexte que nous sommes des hommes, de ne songer qu'aux choses humaines, et sous prétexte que nous sommes mortels, de renoncer aux choses immortelles.

Il reconnaît toutefois que c'est la vie active, réglée par la prudence, qui est le lot du plus grand nombre. Il convient de leur donner les moyens d'arriver non pas à un état de perfection, mais à la perfection de leur état.

Il n'est pas la peine d'insister là encore sur le côté élitiste, volontariste, naïf pourrait-on dire, de la « vertu » aristotélicienne, ni sur l'influence qu'elle a eue sur la doctrine de l'Eglise romaine. Les contours de l'homme vertueux ont ainsi été définis pour plusieurs siècles, favorisant la bonne conscience et le formalisme. A sa décharge, Aristote n'entrevoit pas la complexité psychique de l'être humain, telle qu'elle était déjà pressentie dans le monde sémite, et qu'elle sera analysée par la psychologie des profondeurs et la psychanalyse. Il aura apporté des notions claires, et d'autre part, une ordonnance, une classification, une correspondance, entre ces notions, d'une façon magistrale pour l'époque. A la fin de sa vie, il devait néanmoins sentir les limites de toute démarche humaine, puisqu'il accueillait ses proches par la formule : « Mes amis... il n'y a pas d'amis »...

e) La Politique.

Il n'est pas de vie en commun sans règles, ni de cité sans lois, mais ces lois viennent-elles de la nature ou d'une convention humaine ? Depuis les sophistes pour qui c'était un thème de discussion favori, personne n'avait véritablement répondu à la question. L'attitude d'Aristote est difficile à définir, tant il a écrit diversement sur le sujet, mais les oeuvres de maturité sont dans la suite logique de toute sa pensée : En Physique, en Métaphysique, en Ethique, Aristote a montré que l'acte et l'agir sont éclairés par la finalité. Il s'agit donc de réaliser le bien de la cité, le bien de l'ensemble, le bien de la société. L'Etat politique est une société parfaite puisqu'elle est capable de se suffire à elle-même. Elle atteint donc la possibilité de vivre bien, et pour cela, il y faut d'abord la vertu de ses membres, ou au moins l'obéissance aux lois, et ensuite une aisance suffisante de la vie matérielle.

La société politique est donc une société naturelle quand elle tend vers le bien. Les conventions ne sont là que pour adapter et concrétiser les moyens.

De là, il y a six formes possibles de gouvernement : La monarchie est la meilleure, et sa corruption qui est la tyrannie, la pire. Vient ensuite le gouvernement aristocratique, dont la perversion est l'oligarchie. Enfin, la république déviée de sa finalité devient démocratie (au sens péjoratif).

Sur un plan économique, Aristote précise que la quantité de biens suffisants pour vivre correctement n'est pas illimitée. Il faut donc être prudent face au superflu et aux faux besoins. Il condamne toute organisation sociale mise au service du profit.

A l'autre extrême il refuse le communautarisme de Platon, et finalement le communisme, expliquant que malgré l'idéal apparent d'égalité, quant tout est à tous, rien n'est à personne.

Aristote aura été le premier philosophe professionnel. Nul après lui ne pourra se dire philosophe sans présenter un système de pensée aussi complet.

Ses oeuvres telles qu'elles ont été rassemblées et parfois nommées par la suite : L'Organon, la Physique, les Métaphysiques, l'Ethique à Nicomaque, la Politique, l'Ethique à Eudème, le Traité de l'âme.

La parole est aux abonnés.

« Ben, y'a pas de doute, Aristote, c'est un pote ! Mais se taper 6 pages à la suite sans rigoler, ça c'est pas dans vos habitudes. Si ça se reproduit trop souvent, je résilie ! »

« Monsieur, malgré la haute teneur intellectuelle de votre revue, j'ai le regret de vous dire qu'à un certain âge, on a plutôt besoin d'une lecture stimulante. Peut-être pourriez-vous à l'avenir choisir des sujets qui nous touchent de plus près, évitant toute incidence soporifique malencontreuse... »

« Camarade, j'ai discuté de ton interprétation de l'Histoire avec des anciens du Front Populaire. Ils sont formels, aucun n'a connu d'Héraclite dans la Résistance. Tu voudras bien en conséquence arrêter de l'impliquer dans les orientations du Comité Central »

« Cher confrère, l'emploi d'un ton quelque peu caustique, de pointes d'ironie à la limite de l'acerbe, et d'euphémismes évocateurs, joints aux petits gribouillis jubilatoires et aux commentaires de votre secrétaire ne m'est certes pas insupportable, mais j'eusse préféré, eu égard aux travaux que j'ai fait paraître dans AinsiPhilo, une constance laborieuse évoquée par une suite d'allégations pertinentes et documentées, ce que sont souvent vos écrits j'en conviens. Néanmoins, il appert de votre présentation un certain désarroi mental, l'esprit ne faisant que rebondir d'une assertion studieuse au calembour trivial et saugrenu. Je vous prierai donc de choisir votre camp sociologique, et de manifester dans votre style un respect minimum de vos pairs, par une expression linguistique soutenue, châtiée et homogène... »

« A tous les rédacteurs de la revue : Merci pour le mal que vous vous donnez afin de tenter de vulgariser un savoir qui fait cruellement défaut chez vos confrères du petit écran... Bien que soutenant moralement votre entreprise, j'avoue ne faire que survoler les parties sérieuses et m'arrêter à tous les encarts qui promettent une certaine hilarité.. Je garde tous les numéros en vue de la retraite... »



Une digression historique s'impose ici, pour faire le point sur les événements qui ont accompagné cet effort de la pensée, et qui expliquent pour une part, l'émergence, le succès ou l'échec des diverses approches philosophiques. (Il va de soi qu'une part de l'explication tient aux expériences personnelles des penseurs, une anecdote quotidienne, aussi bien qu'un fait marquant, étant parfois la cause d'une illumination intellectuelle).

C'est aux deux extrémités du monde grec qu'est née la philosophie : Côte Ionienne à l'est, et Grande Grèce (sud de l'Italie) à l'ouest.

La première moitié du V^e siècle voit Athènes prendre le pas sur les autres cités, grâce aux victoires contre les Perses (Guerres Médiques). La philosophie s'y est fixée avant Périclès avec l'arrivée d'Anaxagore.

Athènes va ensuite s'affaiblir avec la guerre du Péloponnèse, contre Corinthe, Sparte et Thèbes. C'est l'époque de Socrate et de Platon jeune. Puis la Grèce va être dominée pendant la première partie du IV^e s par Sparte et Thèbes. C'est l'époque de Platon, et la jeunesse d'Aristote.

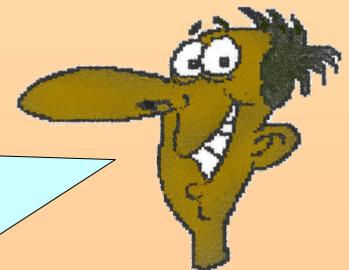
Enfin, sous Philippe et surtout Alexandre de Macédoine, c'est ce petit Etat de Macédoine qui va soumettre non seulement la Grèce mais le monde méditerranéen, babylonien, et au-delà. Cet Empire va bouleverser toutes les données politiques, culturelles et sociales de l'époque.

A la fin du IV^e s, sous l'impulsion d'Alexandre, grecs et barbares vont se mélanger. C'est la fin de la période hellénique où la Grèce jouissait d'une suprématie incontestée et bien différenciée. Alexandrie deviendra le centre du monde civilisé. Pergame, Antioche, Tarse, vont être des capitales culturelles. C'est la période hellénistique qui durera jusqu'à la moitié du premier siècle (mort de Jules César). Si le génie grec, bien qu'influencé par les apports extérieurs, s'impose partout, les grecs, eux, sont déstabilisés, solitaires. La langue devient plus sophistiquée. La religion n'est plus que marginale, en proie à la concurrence. Les hommes regardent vers le passé, cherchant leur identité. C'est la décadence, et bientôt l'Empire Romain fondé sur la force du droit et inversement.

Si les Ecoles (Académie et Lycée) vont perdurer quelques siècles, elles n'auront plus rien à voir avec leurs fondateurs. La période est trop trouble pour que l'équilibre de la pensée aristotélicienne s'impose. De plus, à cause de ses liens avec Alexandre, Aristote est soupçonné de vouloir favoriser l'ouverture aux barbares...

La superposition de tous les systèmes explicatifs finit par lasser et par dérouter. La tendance est à un pragmatisme individuel (ce qui est vrai est ce qui peut me servir) ou vers un doute universel (Que pouvons-nous connaître ?), reprenant les thèses des Cyniques ou de Protagoras.

Je vous avais bien dit que ça sert à rien de se chauffer la cervelle. Tss, tss ! Rien que des intellos ! Moi y'a un bout de temps que j'ai pris un max d'actions dans le Club Med...



VIII – UNE MORALE INDIVIDUALISTE DU BONHEUR : L'EPICURISME.

Epicure naît à Samos en 341. Bien qu'il nie avoir eu un maître, il a étudié avec des disciples de Platon, de Démocrite et d'Aristippe de Cyrène. Il achète un **jardin** à Athènes, où il enseignera pendant trente cinq ans. En réaction contre les idées, il situe le plaisir (au sens grec de l'harmonie, de la mesure) comme le but de la vie. Cet hédonisme (êdonê = plaisir), suppose que toutes les contraintes, toutes les souffrances, toutes les craintes soient évacuées. Il s'agit d'atteindre l'ataraxie (absence de trouble), évaluant les risques et les peines face au plaisir désiré.

*Alors quand je vais à La Bourboule,
je fais de l'épicurisme thermal ?*



Selon Diogène Laerce, l'oeuvre d'Epicure se résume à trois parties :

* La "canonique" est en fait une théorie de la connaissance où Epicure ne reconnaît que l'évidence de la sensation. L'idée générale ne vient que de la répétition d'une même sensation (visuelle, auditive...).

* La physique reprend l'atomisme de Démocrite avec quelques modifications. Les atomes ont un poids, peuvent dévier, s'agglomérer par des crochets. Les choses ne sont donc que des agrégats qui émettent des effluves captés par les sens.

* L'éthique vise à écarter les obstacles du plaisir:

- Les dieux, par définition puisqu'ils sont dans la béatitude, ne peuvent se faire du souci pour les hommes. Il n'y a donc rien à craindre d'eux.

- L'âme meurt en même temps que le corps. Toute sensation cessant immédiatement, il n'y a rien à craindre de la mort.

- Si les atomes peuvent changer la direction de leurs mouvements, l'homme peut en faire autant dans sa conduite et échapper à la fatalité. La liberté intérieure permet donc d'atteindre le plaisir malgré la fatalité (souffrance physique, etc...).

Dans la même ligne Epicure écartera le poids d'une famille, l'éducation des enfants, l'engagement politique et social, comme autant de charges difficiles à gérer. Seule sera maintenue l'amitié. La pensée de Socrate, celle de Platon, d'Aristote, toutes trois bien connues, ne seront pas réfutées mais plutôt niées, méprisées, ce qui entraînera l'exaspération de Cicéron.

Le plaisir épicurien n'est pas une débauche mais une quête de sagesse et de savoir vivre, où la modération, la simplicité, le refus des artifices comme la gloire et le pouvoir, correspondent à des valeurs. Toutefois, les contradictions d'Epicure favoriseront une interprétation laxiste de sa pensée, et c'est cette réputation que l'histoire retiendra...

La contestation permanente de l'Académie et du Lycée laisse émerger une prééminence de la sensation (comme seule vérité de connaissance et d'action) qui va avoir une influence considérable dans tout le bassin méditerranéen. La décadence romaine n'y sera pas étrangère, et la Renaissance elle-même en sera marquée, au XVI^es, chez des auteurs comme Ronsard, du Bellay, Montaigne... Les milieux chrétiens n'y échapperont pas.



Si on ne vit pas comme on pense,
on finit par penser comme on vit...

IX – LE STOICISME DU PORTIQUE, et ses suites.

C'est **Zénon de Citium** qui est considéré comme le père des stoïciens, mais il emprunte aux Cyniques et à Euclide de Mégare pour systématiser son enseignement, donné au **Portique** (Stoa) d'Athènes. L'idée générale en est l'accord intérieur absolu avec les événements, qui sont Loi universelle. Il faut se détacher de tout, pour vivre positivement ce qui arrive...

Zénon, né en 333 dans l'île de Chypre, est d'origine phénicienne. Etudiant à Athènes, il est scandalisé par les conclusions d'Epicure mais ne remet pas en cause les principes de base de sa pensée. Il reste donc matérialiste (tout ce qui peut soit agir, soit subir, est corps, où l'on peut distinguer la matière indéfinie et le principe de feu qui la façonne : Logos spermatikos), mais place la vérité dans l'imagination plutôt que dans la sensation (C'est l'accumulation des images qui crée l'idée générale). Il refuse également toute métaphysique, ne cherchant qu'une règle de conduite individuelle, absente d'engagement dans la famille ou la cité. Il enseigne pendant une quarantaine d'années une sagesse volontariste pour contrer l'Ecole du Jardin.

Après Zénon, **Cléanthe d'Assos** renforce le volontarisme moral du Portique. Mais c'est à **Chrysippe**, son successeur, qu'on doit le développement d'un stoïcisme qui se transmettra dans le monde romain plus ou moins édulcoré (Panétius de Rhodes et Posidonius d'Apamée) ou rigidifié par Sénèque, Epictète et Marc-Aurèle (La liberté n'est que dans l'adhésion au destin. Le bonheur dépend de notre capacité à coïncider avec le cours du monde, qui lui, est déterminé.). Diogène Laerce expliquait qu'un véritable bien ne peut pas être susceptible de bon ou mauvais usage; par conséquent, la santé, la richesse, la situation sociale... ne sont pas des biens. Les stoïciens estimant que les choses mauvaises ne le sont qu'en apparence, et qu'une vision totale de l'univers nous montrerait la convergence de tout vers le bien de l'ensemble, la voie droite est donc une soumission active au destin développant une absence de sensibilité (apatheia). A la limite, il s'agit de séparer la volonté des réactions naturelles de spontanéité et de sensibilité.



Les stoïciens, comme les épicuriens, ont des intuitions justes (modération, ascèse, modification de la pensée et du comportement pour goûter un équilibre), mais ils font de tout cela un système absolu, excessif, qui ressemble plus à une adaptation pragmatique qu'à un projet pour l'homme. Le côté réactionnel et compensatoire du stoïcisme en arrive à nier, au nom du bonheur, la légitimité de l'affection, de l'engagement, de la solidarité. C'est en fait une sorte de fuite intérieure qui préfère la simplicité de l'exclusion à la difficulté de la maîtrise. Ce qui gêne est rejeté comme mauvais, quitte à finalement s'exclure soi-même des autres et de la société.

L'attitude de soumission au destin est en outre contradictoire puisqu'elle suppose de se mettre en conformité avec les événements ou les décisions que d'autres n'ont pas eu d'état d'âme à susciter...

X – LE SCEPTICISME ET SES ADEPTES.

Le scepticisme n'est pas à proprement parler une école de pensée, mais le résultat de déceptions collectives. Trop de systèmes se côtoient sans qu'aucun ne s'impose. Les valeurs morales s'effritent et sont même contestées. La situation politique est difficile.

Déjà présent chez Héraclite et Xénophane, il apparaît vraiment chez **Pyrrhon** d'Elis, né vers 360, vulgarisé par son disciple **Timon** (Scepticisme ancien). Pyrrhon aurait reçu des "gymnosophistes" hindous l'idée qu'aucune vérité ne peut être connue. La décadence des structures engage au doute, à l'impuissance de l'intelligence. On ne sait ni le pourquoi, ni le comment. L'ignorance n'est plus comme chez Socrate un point de départ, mais au contraire un point final où la pensée abdique. On réfute toute idée de cause. A chaque époque troublée, on voit ce scepticisme réapparaître, les intellectuels se réclamant du fait qu'il vaut mieux chercher que trouver.

A l'Académie, **Arcésilas** de Pitane (315) et **Carnéade** de Cyrène (219) représentent le Scepticisme moyen, polémiquant contre l'épicurisme et le stoïcisme. Ces deniers étaient devenus si dogmatiques que l'intelligence "ouverte" des élèves de Platon semble avoir utilisé le scepticisme comme outil de contestation (en particulier de la connaissance réduite à la sensation).

Enfin, **Aénéside** de Cnossos (vers 200 ?), rejoint Pyrrhon avec une telle volonté de démonstration pour réfuter causes et connaissance sensible, qu'il contredit en acte l'attitude sceptique.

Au début de notre ère, **Sextus Empiricus** est à la charnière historique du scepticisme, reprenant d'une part tout le mouvement depuis ses origines, et annonçant d'autre part Montaigne, Scarron, Bayle et tous les positivistes (Auguste Comte).

Le scepticisme signe ainsi la mort de la philosophie, favorisant individualisme, utilitarisme et relativisme. Né d'une désillusion, il ouvre la porte à toutes les démissions et aux excès que celles-ci permettent (anarchie, démagogie, injustices, tyrannie, délinquance).

XI – EN DEHORS DU MONDE GREC.

On ne sait dans quelle mesure, le développement des pensées extrême-orientales a pu influencer l'évolution de la philosophie en occident. Des traits communs sont évidents, en particulier avec les atomistes, Aristote, l'épicurisme, le stoïcisme et surtout le scepticisme.

Ainsi les **Upanishad** (ou Vedânta) en Inde, à la suite des Veda (L'un est le fondement du tout) vers -800, (notions de Brahman et d'Atman, de Karma et de Réincarnation) reconnaissent une loi universelle, sous laquelle le chemin de l'homme est abstention de désir et d'action. Le livre le plus connu est la Bhagavad-Gitâ. La conscience d'être Brahman correspond à la libération complète dans l'infini. Pour ajuster le comportement, 7 catégories d'êtres sont distinguées, avec des raisonnements à forme de syllogismes. La nature est un assemblage temporaire d'atomes, qui peut accoucher d'un monde différent. Le salut est donc de se soustraire aux réincarnations par la connaissance pure.

Le Yoga est une voie pratique qui reconnaît un dieu personnel.

La continuité de l'être est un principe absolu, (grand Tout englobant) dans lequel selon les époques ou les divergences de traditions, les individualités sont plus ou moins reconnues, distinguant ou non le soi du Tout.

Pour le **Bouddhisme**, vers -500, aucun être stable n'existe. Tout devient et disparaît. Il n'y a que des facteurs d'existence (dharmas), qui expliquent la diversité du monde. Le salut vient de la connaissance des quatre nobles vérités (La souffrance vient du désir de vivre, dont il faut se libérer) et de la pratique du sentier octuple (esprit et comportement droits). Le Nirvâna est donc la suprême extinction où s'arrêtent la pulsion de vie et le cycle des réincarnations où se purifie le Karma. La voie du Petit Véhicule (Hînayâna) est une sorte de radicalisme monastique. Celle du Grand Véhicule (Mâhayâna) divinise le Bouddha et reconnaît des sortes de saints (Bodhisattvas) qui renoncent au Nirvâna par amour des hommes.

En Chine, à côté du **Taoïsme** déjà évoqué (agir minimum, le sage vit dans la simplicité et l'apparente faiblesse, interaction et relativité du Yin et du Yang), existe le **Confucianisme**, vers -500. C'est un système hiérarchisé où le "penser droit" entraîne la vertu, et la vertu communique son exemple et induit les bonnes relations. L'éducation y est très importante, pour former jugement, coeur et caractère.

Au Moyen-Orient, **l'Egypte** développe parmi une multitude de dieux, l'importance du dieu-Soleil et de la vie après la mort.

En Iran, le **Mazdéisme**, vers -500, défend le principe de la lutte entre le bien et le mal, chacun devant choisir pour finalement faire régner définitivement le principe du bien. Un jugement dernier précède la fondation du Royaume d'Ahura Mazda.

En Mésopotamie, des mythes de fondation du monde, contemporains des premières écritures (Epopée de Gilgamesh, -1400) tentent d'expliquer l'origine de l'homme.

Dans le croissant fertile, le **judaïsme** correspond au monde biblique, dans lequel le livre de la Sagesse en particulier, a évidemment une résonance spécifiquement philosophique. Entièrement dépendant de la Révélation d'un Dieu unique, il se démarque des autres démarches, tout en rejoignant par une richesse symbolique dense, les divers mythes fondateurs de l'humanité.

Conclusion

La philosophie antique a le double mérite d'avoir mis en forme le désir de la connaissance, et d'en avoir montré parallèlement son incapacité à aboutir.

Progrès immense pour l'homme, dans sa capacité à organiser la vie collective (Etat, villes, groupes, familles, relations) et sa vie personnelle (valeurs, responsabilité, maturité), elle avoue une impuissance qui suggère la nécessité d'une autre dimension.

L'accueil d'une transcendance viendra combler ce manque.

N'acceptant pas de reconnaître la limite fondamentale de l'homme, ou en réaction contre les erreurs historiques de l'Eglise romaine en particulier, de nouveaux philosophes vont continuer à chercher une sagesse illusoire. La philosophie va devenir de plus en plus spécialisée et diversifiée, jusqu'à la juxtaposition de systèmes qui ne peuvent plus se comprendre.

Une ambition de cet essai aura été de faire saisir à quel point nos comportements actuels, collectifs ou personnels, sont liés aux grands mouvements de pensée de l'Antiquité, jusque dans leurs impasses.

Hors d'une dimension intérieure, humblement reçue, l'homme ne va que de contestation en contestation. Oscillant entre individu et groupe, liberté personnelle et ordre, profit et don, droiture et mensonge, respect et manipulation, harmonie et diversité, essentiel et relatif, l'homme poursuit sa quête chaotique.

**Puisse-t-il comprendre enfin que la Sagesse n'est pas un concept
pour faire oeuvre de penseur ou susciter de nouveaux totalitarismes,
mais un travail de cohérence, entre la pensée, l'affectif, l'émotion... incluant l'émergence du passé et de
l'inconscient, le rapport à l'autre, et le cheminement vers soi-même.
Psychologie et spiritualité vont ouvrir des horizons plus vastes...**



Anthrop'Os s'engage à communiquer gratuitement toute adresse de rabbin, prêtre, pasteur, moine, lama ou archimandrite, à toute personne qui en ferait la demande...

Discrétion assurée... Envoi sous pli personnalisé au tarif rapide.

Espérant que les spasmes d'une hilarité ventrale et pléthorique n'aient pas endommagé les capacités cognitives et mémorielles du lecteur, Anthrop'os vous donne rendez-vous au prochain numéro.

L'auteur étant actuellement en pleine effervescence créative, nous ne pouvons donner aucune précision quant à la sortie des nouvelles bulles.

Précédent numéro : La Préhistoire.

Prochain numéro : Les grandes civilisations

